

Nouvelle Série N° 74

Galaxies

SCIENCE + FICTION

MERCURE

PDF

Supplément numérique

Emmanuel Lelore

VII

Jérémie Moëgne-Loccoz

Supplément numérique

Galaxies 74

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 74, le supplément se compose de trois nouvelles distinguées par un accessit au Prix le Bussy 2021.

II **Chronique de l'Émergence**
Emmanuel Lelore

XII **Un dangereux idéaliste**
VII

XXV **Ad aeternam**
Jérémie Moëgne-Loccoz

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés.

Supplément hors commerce réservé aux abonné.es : ne peut être vendu

Chronique de l'Émergence

Emmanuel Lelore

Qu'arrive-t-il lorsqu'on est un rouage d'une machinerie qui nous dépasse ? C'est le thème qu'aborde Emmanuel Lelore dans « Chronique de l'Émergence » : le carnet de bord d'une migration déshumanisée pour sauver l'humanité.

Antoine VANHEL

Membre du Jury du Prix Alain le Bussy 2021

CYCLE I

C'EST CON, MAIS JE COMMENÇAIS à avoir un peu les boules. J'étais assis au bord du cryotube, prêt à m'allonger pour mon deuxième cycle de sommeil, mais j'avais du mal à franchir le pas. Il est vrai que cette espèce de long cylindre de plus de 2 m, d'un blanc immaculé, avec tout un tas de tubes partant de son sommet, ressemblait autant à un cercueil qu'à l'endroit où j'allais passer les trente-huit prochains mois. Moi qui étais déjà angoissé à l'idée de finir paralysé à la moindre anesthésie dentaire, la cryogénéisation, ce coma glacial contrôlé, c'était pas du tout fait pour me rassurer.

Pourtant c'était mon tour et je n'avais pas bien le choix : la 9^{ème} brigade était réveillée depuis quelques heures, il fallait que la 8^e aille faire un gros roupillon. Le processus était assez lent. Une prise de sang, une piqûre de je ne sais quel produit, on enfilait notre bel habit d'apparat – autrement dit une blouse en papier – et on s'allongeait dans le tube. Un assistant venait nous glisser quelques paroles censées être rassurantes sur le déroulé de l'opération avant de fermer le couvercle et on se retrouvait enfermé à cogiter pendant une dizaine de minutes avant que le froid nous endorme doucement.

C'était notre heure à nous, les cent mecs de la huitième, tous bien confortablement allongés dans nos beaux cryotubes parfaitement alignés dans l'obscurité. Le couvercle était fermé, j'allais sombrer dans peu de temps, un peu angoissé à l'idée de ne jamais me réveiller, certes,



mais avec le sentiment du devoir accompli pour ce premier cycle à bord de l'Émergence.

L'Émergence, c'était ce colossal vaisseau spatial dans lequel j'avais embarqué comme opérateur polyvalent il y a maintenant un peu plus d'un an. Ce gigantesque morceau de métal de plus d'un km de long était l'espoir de l'humanité tout entière. Rien que ça. Enfin, l'espoir... l'un des espoirs ! De toute la flotte de vaisseaux coloniaux en chantier et bientôt prêts à partir vers les étoiles, nous étions le premier. On se disait que c'était au mieux le galop d'essai. Au pire le brouillon.

L'engin transportait un peu plus de trente mille colons congelés vers le système GLIESE 581, cible de choix pour s'installer sur la future planète qui viendrait combler les défaillances de celle que nous avions lentement et consciencieusement détruite.

Je ne faisais pas partie de ces colons, enfin, si un peu, mais pas directement. Le job pour lequel on m'avait recruté consistait à faire en sorte que le voyage se déroule au mieux. J'étais un simple technicien, un petit rouage de cette immense machine qui allait pendant un peu plus de deux cents ans voguer à travers le vide interstellaire. On avait quand même vingt années-lumière de voyage à se farcir, et pendant ce temps il fallait bien que quelqu'un s'occupe du ménage, de la lessive, des petites réparations, des jardins d'oxygène, de la cuisine, et ça tombait bien parce que j'étais bon dans tous ces domaines. Ça n'était peut-être pas aussi reluisant que le job des ingénieurs structure ou moteurs, que celui des pilotes, des mécanos, des astronomes-cartographes ou même que celui du capitaine, mais j'étais assez convaincu qu'il n'en était pas moins important.

J'avais passé mes deux premiers mois à l'entretien du vaisseau. Ce n'est franchement pas ce que je préférais, mais bon, il fallait bien que quelqu'un le fasse. Mon secteur n'était pas immense. Assigné au 4^{ème} pont, j'avais en charge le ménage et l'entretien des couloirs, du réfectoire, et des chambres de mes collègues. Pourtant, entre le ménage, le rangement, les lessives de tout le monde, les bricoles types changement de filtres à air ou réparation de quelques portes automatiques, j'avais eu l'impression de ne pas voir le jour. Au propre comme au figuré d'ailleurs. Voir le jour dans un vaisseau comme l'Émergence, ça n'était pas possible. « Voir » tout court en fait. Aucun hublot, aucune fenêtre, pas de belle coupole d'observation comme chez les astronomes ou les pilotes. On bossait et, quand l'éclairage artificiel commençait à baisser, on savait que le soir arrivait. Quand il augmentait, c'est qu'il était l'heure de s'y mettre. En gros.

Le 4^{ème} pont était assez exigu. Enfin, exigu, c'était un peu exagéré, l'ensemble devant faire cinq cents mètres de long pour presque autant

IV

de large. Les chambres, elles, étaient en revanche vraiment étroites. Deux personnes par pièces, deux lits une place, deux armoires et rien d'autre. Malgré cela, on s'y sentait bien. Je ne connaissais pas vraiment mon colocataire. On avait des horaires décalés, on ne se croisait donc que rarement. Il s'appelait Greg. Il m'appelait Daniel croyant sans doute que mon vrai prénom – Danny – était un surnom. Je n'ai jamais pris le temps de le corriger. C'était, je crois, trop tard. La seule personne que je connaissais un peu du vaisseau m'appellerait donc pendant deux cents ans par un prénom qui n'était pas le mien. C'est moche.

Tout ça donnait une existence un peu solitaire. Peut-être un peu plus que ce que j'avais imaginé. C'était un peu loin de la belle et grande communauté spatiale que je m'étais représentée depuis l'enfance. Peu importe à vrai dire, pour mon prochain cycle, j'aurai une nouvelle mission, et probablement un autre colocataire. En tout cas, j'espère. Je découvrirai ça quand le réveil sonnera dans trente-huit mois.

Le vaisseau était maintenant parti depuis presque dix-sept mois. Je n'avais rien vu des quinze premiers. Faisant partie de la 8^{ème} brigade, j'avais été congelé à peine installé dans le vaisseau. Un bonjour, un merci, une claque et au lit.

Le premier cycle de travail avait été épuisant, mais j'étais content d'avoir fait mon job efficacement avec les collègues de la 8^{ème}. On était cent techniciens, sorte de super-concierges, à bosser d'arrache-pied pendant deux mois pour maintenir le navire à flot. Après ces deux mois, direction les bras de Morphée pour passer le relais à la brigade suivante. Vingt brigades de techos qui se relaieraient pour les deux cents prochaines années. Si j'avais bien compris ce qu'on m'avait expliqué lors des multiples briefings, avec l'alternance des deux mois éveillés et des trente-huit mois de sommeil, je ne vieillirais que de neuf ans entre le jour du départ et celui de l'arrivée. J'avais fêté mes vrais trente-cinq ans dans ce caisson le mois dernier, mais j'étais content de me dire que je fêterai mes faux quarante-cinq sur un autre monde.

Bon, forcément, penser à ça me filait un méchant bourdon. J'avais été égoïste en partant. Je me sentais tour à tour comme un héros de l'humanité puis comme le dernier des salopards. J'avais quitté mes parents, mon frère, mes neveux et nièces, l'intégralité de mes amis. Le tout presque sans un regard avec l'idée que quoiqu'il arrive j'agissais pour leur bien. En vrai, j'agissais pour que dalle. Aucun d'eux ne serait probablement retenu comme colon dans les futurs vaisseaux et ils resteraient à souffrir sur cette planète polluée jusqu'au trognon.

À la moitié de mon voyage, ils seraient quoiqu'il arrive tous morts.



CYCLE 4

Mon huitième mois de boulot s'achevait et ça avait été loin d'être d'un long fleuve tranquille. Je n'avais pas encore rejoint le secteur des cryotubes, je voulais aller saluer Fabian avant d'aller me les cailler pour les trois prochaines années.

Fabian, c'est mon pote. Peut-être même un peu plus que ça, je ne sais pas trop. On s'était rencontré pendant le deuxième cycle où on avait fait chambre commune. Après un troisième cycle séparé où on arrivait à se retrouver pour les repas, on avait réussi à être à nouveau colocataires durant les deux derniers mois.

On avait partagé une chambre, mais aussi un lit parfois, autant par attirance mutuelle que pour se sentir un peu exister, je crois. C'était réconfortant de savoir qu'on retrouverait quelqu'un pour qui on compte chaque soir. Fabian avait été assigné aux cuisines pendant ce cycle, moi, aux jardins botaniques.

Si les missions d'entretien et de cuisine des premiers cycles s'étaient déroulées sans accroc, le 4^{ème} cycle avait été nettement plus agité. Le job était assez simple et pourtant absolument vital : s'occuper du jardin du 4^{ème} pont, celui qui fournissait la nourriture de l'ensemble du personnel et une partie de l'oxygène. Tout le vaisseau ne dépendait heureusement pas de ce jardin, qui n'était pas le seul existant, mais bon, il valait mieux en prendre grand soin. Alors, autant vous dire que quand l'alarme incendie du jardin a résonné un soir de ma deuxième semaine d'éveil, j'ai eu ma dose d'adrénaline. Possiblement suffisante pour le reste du voyage.

On était tous à la cantine quand c'est arrivé. Fabian et moi dinions tranquillement avec quelques collègues de la huitième quand l'alarme s'est mise à beugler.

On s'est donc tous mis à courir vers le centre du pont. Arrivés à une dizaine de mètres du jardin, c'est là qu'on a commencé à vraiment avoir peur. Le feu était en train de consumer notre îlot de verdure. Des flammes émergeaient de la grande serre et on ne pouvait même pas avancer. Greg, Mike et moi avons enfilé les masques à oxygène comme on nous l'avait appris, et on a fait ce que l'on a pu pour éteindre le feu. L'air du 4^{ème} pont était devenu irrespirable au point que l'ensemble de la brigade a dû enfiler ses masques à oxygène de secours.

La moitié du jardin était cramée jusqu'à la racine. Les filtres à air étaient saturés et commençaient à rendre l'âme les uns après les autres. On a dû garder nos masques pendant trois jours, le temps de vider l'air vicié en changeant chaque filtre plusieurs fois. Ces trois jours furent bien évidemment particulièrement éprouvants pour l'ensemble de la

VI

8^{ème}. Malgré ça je crois que l'épreuve nous a tous soudés un peu plus. On avait survécu en appliquant les procédures de sécurité. On avait montré qu'on était compétents et le capitaine nous avait adressé un message de remerciements et de félicitations à travers l'intercom.

On était fiers d'avoir fait face et la routine du bord avait rapidement repris ses droits après l'incident. On n'a jamais vraiment compris ce qui s'était passé dans la grande serre. Plusieurs circuits imprimés de contrôle de la production d'oxygène semblaient abîmés, mais vu la puissance du brasier, il ne restait quoiqu'il arrive pas grand-chose de vérifiable.

Le reste du cycle avait été agréable. Je passais tout mon temps libre avec Fabian. On se baladait dans le jardin botanique quand on avait un temps de repos, on prenait tous nos repas ensemble, on jouait aux cartes ou on faisait de l'exercice au réfectoire. Après un premier cycle assez solitaire, j'avais du mal à imaginer ce que je vivais actuellement.

Les gars et moi avions passé un peu plus de onze ans dans l'espace. Onze ans. Qu'étaient devenus mes parents ? Mes neveux et nièces étaient des ados, mes potes terminaient leur quarantaine. Tout cela était bien trop difficile à imaginer et m'avait collé des angoisses à plusieurs reprises que Fabian arrivait toujours à calmer avec une simple phrase : « Pense au nouveau monde qui nous attend. »

C'était notre fil conducteur, ce nouveau monde qui nous attendait et dont on ne savait pas grand-chose. Deux planètes habitables près d'une petite étoile. Deux super terres sur lesquelles on avait tout à construire, si possible en ne reproduisant pas les sales habitudes qu'on avait prises sur la précédente. C'était beaucoup trop vertigineux pour que l'on s'y attarde. Finalement, penser au futur était parfois aussi angoissant que de penser au passé. Alors on se contentait de vivre l'instant présent, celui du cycle en cours. Un cycle qui prendrait fin dans quelques minutes.

Je suis passé à notre chambre, mais pas de trace de Fabian, il avait déjà dû filer aux cryotubes. Ses quelques affaires avaient déjà disparu de la pièce. Je m'empressai donc de ranger les miennes, de les bourrer dans mon coffre et d'emmener ce coffre au stockage pour laisser place nette pour la 9^{ème}. Arrivé dans la salle de sieste, tous les tubes étaient déjà fermés, j'étais le dernier. J'eus presque la nausée en réalisant que je n'avais pas eu le temps de dire au revoir à Fabian. Je ne le reverrais que dans trente-huit mois pour le prochain cycle. Je savais très bien que ça passerait en un instant, mais j'étais terrifié à l'idée de rester aussi longtemps sans lui.

Je l'imagine une fois plus me dire que tout ira bien et tout va mieux. Piqûre, tube, froid, dodo.

VII

CYCLE 5

Un réveil brutal. Des murmures agités.

Après de longues minutes, le couvercle du cryotube s'ouvre et je découvre le chaos. Encore dans les vapes, je crois d'abord halluciner. Une partie de la salle de cryosommeil paraît comme carbonisée.

Quelques hommes portant la combinaison floquée du 7 de la 7^{ème}, extincteurs à la main discutent entre eux. Plusieurs gars en blouse, parmi lesquels Greg, émergent de leur tube l'air tout aussi hagard que moi.

Un assistant vient me demander si tout va bien. Je ne comprends rien.

On me dit qu'une dizaine de tubes ont brûlé suite à un incident électrique. Je ne comprends toujours pas.

La première phrase qui me vient à l'esprit c'est « on est quand ? ». Réponse rapide : « un mois trop tôt ». Qu'est-ce que ça veut dire ?

Tout vacille dans mon esprit entre l'agitation d'une salle d'habitude silencieuse et les odeurs de brûlé. « Comment ça un mois trop tôt ? »

Le cycle. Bien sûr qu'il s'agit du cycle. La 8^{ème} a été réveillée un mois trop tôt. Trente-sept mois au lieu des trente-huit réglementaires.

Je sors à grand-peine du tube, aidé par l'assistant. Greg est debout et me regarde l'air hébété.

Soudain, une terreur absolue me saisit du bas des tripes au fond de la gorge. Fabian.

Je me redresse, je veux me diriger vers les tubes carbonisés mais deux hommes de la 7^{ème} m'en empêchent.

J'essaie de forcer le passage, un troisième homme vient les aider. Greg arrive lui aussi se demandant ce qui se passe. J'ai la gorge sèche, je tremble, j'articule avec peine « Fabian... »

Les trois hommes de la 7^{ème} se regardent, l'air interdit. Je comprends instantanément ce qui vient de se passer. Je tombe à genoux. Je dégueule.

CYCLE 7

Encore un cycle qui se terminait. Un de plus. Il en reste tellement.

Le septième cycle n'a été qu'une longue errance. Moins pire que le sixième. Lui-même plus supportable que l'horrible cinquième.

Depuis la mort de Fabian et onze de nos collègues, la plupart de la huitième avait l'air en permanence abattu. On avait entamé le cinquième cycle à deux brigades. Autant dire serrés. La cohabitation

VIII

avait été difficile à quatre par chambre, à plusieurs sur chaque mission, des rations de bouffe plus restreintes, des douches en alternance, une salle de pause bondée. Et la souffrance. Une putain de souffrance.

Fabian me manquait atrocement. J'avais du mal à me dire que je pourrais m'en remettre. Je ne m'en remettrai probablement pas. D'autres gars avaient l'air pas mal amochés par ce qui venait de se passer. Je n'étais pas le seul à avoir perdu quelqu'un de cher. Je n'étais pas le seul à craindre qu'une nouvelle catastrophe vienne détruire le vaisseau et les dizaines de milliers de personnes qui s'y trouvaient.

Le pire, c'est quand je pensais à la centaine d'années de voyage qu'il restait. On était partis depuis vingt et un ans désormais. Au final, je n'avais passé qu'un peu plus d'une année éveillé. Mais l'idée de rester encore cent quatre-vingts longues années dans ce vaisseau me rendait malade. Cela nous rendait tous malades.

Autant dire que quand le capitaine a annoncé de sa voix monocorde et dénuée de toute émotion que le vaisseau devait se détourner de sa route pour éviter je ne sais quelle supernova on a tous pris cher. Dix ans de plus à tirer dans la boîte de conserve. Dix ans de plus... dix ans de moins... un cycle, trois cycles, dix cycles. Je crois qu'on était tous trop déprimés pour bien intégrer l'information.

Le job était le job. L'Émergence avançait. On avançait aussi, détour ou non. Il fallait toujours faire à manger. Il fallait toujours nettoyer le 4^{ème} pont. Il fallait toujours faire pousser des salades, des algues et des lentilles. Alors on s'est tous remis au boulot, sans doute encore plus à fond qu'avant, histoire de ravalé plus vite cette boule infecte qui traînait au fond de la gorge.

Je partageais de nouveau une chambre avec Greg. Il m'appelait toujours Daniel, mais j'avoue que je n'en avais plus grand-chose à foutre. Il avait bien morflé aussi. On avait un peu parlé de nos familles. Il avait laissé une femme et deux enfants sur Terre. Ça m'avait un peu fait relativiser les choses. Je crois qu'il était terrifié à l'idée d'avoir fait tout ça pour rien, d'avoir tout abandonné pour finalement finir en cendre dans le vide interstellaire.

Je lui avais fait part de ma douleur d'avoir perdu Fabian. Il avait été à l'écoute et compatissant. Au moins, ça m'avait permis de passer de la douleur la plus vive à la colère. L'acceptation était encore loin.

Le décalage commençait à se faire sentir. Je ne vieillissais pas vraiment, pourtant il était fort probable que mes parents aient disparu. Mes potes, mon frère, ils étaient peut-être tous grands-parents. L'angoisse. Je n'avais plus personne pour me calmer et me dire de penser à l'avenir, à cet avenir tellement lointain. Dans tous les sens du terme.

IX

Le septième cycle se terminait. Est-ce que j'avais hâte d'être au prochain ? Non. Est-ce que je voulais rester dans le présent ? Non plus. Le froid et la nuit, c'était mon avenir immédiat et c'est tout ce à quoi j'aspirais là maintenant.

CYCLE 10

La journée avait été longue. Je venais de terminer le service du midi. Plus de quatre-vingts repas servis. Au menu : lentilles au beurre d'algue ! Le traditionnel déjeuner des spatiaux.

La cuisine permettait de passer le temps plus vite que dans les autres missions. On n'avait pas le temps de réfléchir. On était que deux pour ce poste. Autant dire qu'il fallait carburer. Mise en place du petit-déjeuner, débarrassage, rangement, à peine le temps de respirer qu'il fallait embrayer sur la préparation du déjeuner, la vaisselle, le rangement, une petite sieste, et il était déjà l'heure de s'occuper du diner. Avec Sam, on ne se connaissait pas tant que ça, mais on s'entendait bien. Le travail était efficace et on pouvait aussi rigoler de temps à autre.

Sam était d'un naturel plutôt enjoué, ce qui faisait du bien dans l'atmosphère ambiante assez pesante. Ça ne faisait que trois semaines qu'on était éveillés sur le cycle 10, mais c'était passé assez vite. Au final, si tous les cycles passaient aussi rapidement le temps paraîtrait bien moins long.

Le temps, justement, passait toujours aussi bizarrement. Mais on s'y faisait. Chaque annonce du capitaine à notre réveil nous remettait les pendules à l'heure. Le cycle 10 avait commencé comme tous les autres, ou presque. Le capitaine avait pris sa plus belle voix neutre et avait annoncé : « Huitième Brigade éveillée. Dixième cycle. 20^{ème} mois de travail. Trente et une années un quart de voyage. »

Les données étaient claires. On se réveillait comme de bons petits soldats, on allait chercher nos affaires au stock, on s'installait dans la piaule attribuée, on rangeait nos affaires dans le placard, on filait prendre une collation, et c'était déjà l'heure de commencer son assignation. C'était reparti pour deux mois.

Avec Sam, on rangeait tranquillement la vaisselle propre quand le vaisseau s'arrêta subitement de vibrer. Après plus de trente ans d'un léger vrombissement, quand celui-ci s'arrête, on a l'impression que l'univers tout entier a foutu le camp.

C'était bizarre. Plus aucun bruit, plus de vibration.

On s'est regardés, l'air interrogatif, avant de sortir des cuisines puis



du réfectoire. Pas mal de collègues étaient dans la coursive principale l'air tout aussi perdu que nous. Que se passait-il ?

Le grésillement caractéristique de l'intercom résonna sur le pont et après quelques très longues secondes, la voix du capitaine se fit entendre. Une intonation nouvelle, mielleuse. Pas sûr que ça soit bon signe. Il appela l'ensemble de la Huitième à s'installer dans le réfectoire. Bordel, qu'est-ce qui se passait ?

Tout le monde coopéra dans le calme. Demi-tour avec Sam pour rentrer dans la salle vide que l'on venait de quitter. Si les gars étaient calmes, un murmure d'inquiétude gagnait progressivement l'assemblée au fur et à mesure que l'attente augmentait.

Une dizaine de personnes, hommes et femmes, entrèrent. Aucun uniforme, aucune combinaison spatiale. Puis une nouvelle dizaine, seulement des hommes, armés, firent leur entrée à leur suite.

L'inquiétude augmenta soudain d'une dizaine de niveaux.

Une femme – la première que l'on avait l'occasion de voir depuis très longtemps – s'avança et prit la parole :

« Messieurs. Je vais être franche et directe, puisqu'il n'y a pas de bonne façon de vous annoncer ce que j'ai à vous dire. Je tiens d'abord à vous remercier pour votre coopération à cette opération d'une utilité fondamentale dans la conquête des étoiles. Grâce à vous, nous avons pu observer le comportement in situ d'une brigade dans le cadre d'un vol colonial. Vous avez été placé devant plusieurs épreuves que vous avez réussi à surmonter avec calme et détermination. »

Personne ne comprenait un brin de ce que la nana devant nous venait de raconter et on se regardait tous complètement ahuris. Elle continua néanmoins son discours :

« Cette expérience dont vous avez été les cobayes a été réalisée à votre insu dans le but d'observer le comportement d'êtres humains, et ce, afin de préparer les cinq missions qui quitteront la Terre dans la prochaine décennie. »

Des cobayes ? Elle a bien dit des cobayes ? Greg avait la bouche ouverte. Sam chialait. Moi, je n'étais pas sûr d'avoir tout compris.

« Votre contribution a été capitale afin de comprendre et d'étudier ce qui émergerait de différentes situations de vol potentiellement stressantes. Vous êtes l'une des trois brigades à avoir été étudiée durant cette expérience en cycle de deux mois. Nous avons réalisé de grandes avancées grâce à vous durant cette année et demie. »

Une année et demie ? Elle a bien dit une année et demie ? Le calcul fut rapide à faire. On n'avait jamais dormi plus d'une journée dans ces putains de tubes. Saloperie de piqûres.

Plusieurs des gars étaient debout, le visage empli de rage, les poings

XI

serrés, observés attentivement par les hommes en armes. D'autres étaient en état de choc, certains déjà évanouis. Tout ça, c'était du vent. Une putain de mascarade. Une seule chose me vint à l'esprit. L'incendie... Fabian...

J'en étais soudain certain. Il n'y avait jamais eu d'incendie. Il n'y avait jamais eu de Fabian. Les enfoirés.

© Prix Alain le Bussy et Emmanuel Lelore 2021



Space opera, hard SF, voyage dans le temps, postapocalyptique ont toujours été mes genres préférés, et ce depuis ma première lecture (Prisonniers du Temps de Michael Crichton). Émerveillé très jeune par la trilogie Star Wars, transporté par les épisodes les plus futuristes de Blake et Mortimer puis influencé par des auteurs comme Poul Anderson, Joe Haldeman, Isaac Asimov ou plus récemment par Becky Chambers, Hugh Howey et Liu Cixin, j'ai décidé de franchir le pas en racontant mes propres histoires, ma propre vision de la conquête des étoiles, m'imaginant de multiples futurs tout en rêvant devant le présent au travers des exploits des missions Rosetta, Hayabusa ou Mars 2020.

Un dangereux idéaliste

Au cœur d'une société sécuritaire, les « néons » sont les nouveaux terroristes, troublant l'ordre public, menaçant les libertés individuelles. Enfermés dans des camps de sûreté, parfois victimes de délation, ils semblent cristalliser les préjugés et les peurs de la communauté.

En franchissant le seuil d'une boutique de quartier, Manfred Rausse, simple vendeur de caramels, est confronté à la peur des habitants, exacerbée par l'absurdité du système. Accusé d'être un de ces fous séditieux, il fera à ses dépens les frais de l'aveuglement et des vices de raisonnement qu'il essaie pourtant de combattre par une argumentation des plus sensée.

Jessica Sabatini,

Membre du jury du Prix Alain le Bussy 2021

EN VOYANT LE JEUNE ASIATIQUE le dévisager d'un air préoccupé, Manfred Rausse avait eu l'intuition qu'il n'aurait jamais dû entrer dans cette boutique. Le garçon en tablier bleu l'avait évalué du regard, sans amabilité ni malveillance. Comment Manfred avait-il pu échouer dans un centre de sûreté générale pour avoir simplement souhaité se teindre les cheveux ?

Sur l'une des gondoles, il avait remarqué des peignes pour barbe en corne de bœuf et des gels colorants pour cheveux châains. Manfred avait pour habitude de se teindre les tempes avec des crèmes « repigmentantes » qui permettaient d'obtenir une nuance proche de celle d'origine.

« À mon âge, je devrais passer à une coloration permanente, songea-t-il. Il paraît que ça tient mieux, même au bout d'une vingtaine de shampoings. »

Il déambula dans les rayons de cette quincaillerie à l'ancienne, entre les stands de balais à franges et les étendoirs à linge, avant de se diriger vers la caisse. Léon Vecoven, un homme chauve qui portait une chemise à manches courtes, l'examina attentivement.

XIII

« *Qu'ont-ils tous à me dévisager ?* » s'agaça Manfred en plongeant les mains dans son long manteau en laine.

La mine déprimée du commerçant avait quelque chose de consternant. Il paraissait sur le point de fondre en larmes. D'une voix curieusement aiguë, il interpella Manfred :

— Puis-je vous aider ?

— Je cherche une crème de teinture pour cheveux bruns, répondit-il en remontant le haut du col de son manteau pour se protéger des courants d'air.

— Il me semble que nous avons ça ; suivez-moi, je vous prie.

Avant que l'homme n'ait eu le temps de quitter son comptoir, Manfred sortit de sa poche le tube de gel colorant pour le poser devant la caisse enregistreuse.

— Je n'ai trouvé que ça.

Le vendeur parut contrarié de le voir extraire de son vêtement un article non payé.

— La prochaine fois, évitez de glisser un produit dans votre manteau avant de l'avoir réglé, ça pourrait prêter à confusion. Si nous n'avons plus que ça, je peux essayer de vous commander votre crème.

— Merci, mais ça ira.

Manfred Rausse regarda ses bottines de cuir. « *Elles auraient besoin d'un coup de cirage* », constata-t-il.

— Auriez-vous du cirage ?

— Attendez une minute. Éléonore, viens voir par ici...

Une petite femme, qui portait des lunettes à grande monture carrée, surgit de derrière une pyramide de cafetières. Elle se mit, elle aussi, à dévisager Manfred avec une expression inquiète.

— Ce monsieur aurait besoin de cirage pour ses chaussures.

— Par ici !

Elle attrapa une boîte en métal rangée à côté d'un présentoir de dissolvants et lui indiqua du doigt l'écriteau.

— « *Graisse nourrissante et imperméabilisante* », vous voyez ?

— Très bien.

Elle lui tendit le cirage et lui tourna le dos avant de disparaître à nouveau derrière ses cafetières.

— Vous avez trouvé votre bonheur ? interrogea obligeamment le vendeur.

— Je pense, oui.

— Dites-moi, sans indiscrétion, d'où vous vient cet accent ? Vous n'êtes pas du coin, n'est-ce pas ?

— J'habite à deux rues d'ici.

XIV

Manfred savait pertinemment où l'homme voulait en venir.

— Depuis longtemps ? Je ne me souviens pas vous avoir déjà croisé... Je m'en souviendrais.

— Pourquoi ça ? demanda Manfred, d'un air volontairement soupçonneux.

— Vos vêtements ! Vous êtes si élégant.

Déstabilisé par la réponse de Vecoven, il lui adressa un geste de remerciement en passant les mains sous son manteau, comme pour défroisser sa veste en moleskine et sa chemise en cachemire.

— Il faut faire bonne impression dans mon secteur d'activité.

— Dans quoi travaillez-vous ?

En même temps qu'il l'interrogeait, Léon Vecoven jetait des coups d'œil vers le garçon en tablier bleu qui s'entêtait à essayer de faire tenir en équilibre un stock d'ampoules connectées.

— Je suis colporteur.

— Je comprends mieux. Que proposez-vous ?

— Uniquement des caramels à la fleur de sel, dévoila-t-il en tentant de dissimuler son malaise.

Il n'avait jamais trop su pourquoi, mais il avait honte de son métier. Pousser les gens à acheter des choses inutiles n'était pas dans son tempérament, cette pratique lui paraissait vaguement teintée d'immoralité.

Le commerçant parut déçu par sa réponse, comme s'il s'attendait à ce qu'il soit vendeur d'encyclopédies électroniques ou de vins de prestige.

— Combien vendez-vous vos caramels ?

— 17 rants la boîte.

— C'est horriblement cher ! s'étouffa Vecoven avec des yeux exorbités. Comment vous y prenez-vous pour écouler votre stock ?

— Je me contente de réciter le speech convenu : « Caramels à la fleur de sel, à offrir ou à manger en famille. »

Léon Vecoven le regarda comme s'il était idiot, un débile seulement capable de s'habiller élégamment.

— Et ça fonctionne ?

— La plupart du temps, les gens me congédient gentiment et, contrairement aux consignes, je n'insiste pas.

— Vous n'aimez pas la vente, n'est-ce pas ?

Il répondit par un haussement d'épaules. Manfred avait de petits yeux cernés et boursoufflés d'ivrogne et ses cheveux plaqués en arrière lui donnaient des airs de croque-mort.

— Je suis mal placé pour vous faire la leçon, avoua Léon Vecoven en

baissant la voix, comme s'il ne souhaitait pas que sa femme l'entende. J'étais ingénieur. Mon épouse et moi avons repris la boutique à la mort de mon père. Je fais ça depuis bientôt 40 ans, je reste ouvert de 9 heures du matin à minuit. J'en ai ma claque. Ça n'a pas été facile. Mon père avait une forte personnalité, les gens l'appréciaient beaucoup dans le coin...

— Léon n'a pas l'âme d'un vendeur, intervint Éléonore en donnant un coup de coude à son mari pour qu'il la laisse passer derrière lui. J'ai entendu que vous proposiez des caramels à 17 rants la boîte, poursuivit Éléonore Vecoven. Qui achète des caramels à un tel prix ?

— Les gens qui en ont les moyens ou les vieilles dames qui portent des dentiers... Mes caramels peuvent vous décrocher n'importe quel plombage.

— Voilà pourquoi je n'aime pas ça, sourit Léon Vecoven. Au fait, votre cirage.

— N'oubliez pas de dépoussiérer vos chaussures avant d'utiliser la graisse, conseilla la vendeuse. Vous pouvez vous servir d'une brosse ou bien d'un chiffon en peau de chamois.

— Très bien, répondit Manfred en rangeant la boîte métallique dans son manteau.

— J'aime beaucoup votre accent.

— Vous voyez, ma femme aussi trouve que vous avez un accent.

— Je ne savais pas...

— Les gens qui ont un accent s'en rendent rarement compte, remarqua-t-elle. Je suis surprise que personne ne vous ait jamais fait cette réflexion. Puis-je vous demander votre nom ?

L'indiscrétion de la question le troubla. Il se sentit néanmoins obligé de répondre :

— Manfred Rausse.

Les Vecoven se regardèrent comme s'il ne pouvait s'agir que d'un mensonge. Manfred recula de quelques pas avant de remarquer qu'il marchait sur le pied de quelqu'un. En se retournant, il vit le visage du jeune Asiatique qui l'étudiait sans sourciller.

— Franck, grogna Léon Vecoven, la moindre des choses est de s'excuser quand on bouscule un client.

— C'est ma faute, le défendit Manfred.

— Cheung, va donc t'occuper des insecticides, ordonna la petite femme à lunettes.

Constatant que le garçon continuait de fixer les bottines de Manfred, elle ajouta sèchement :

— Tout de suite !

— Nous étions d'accord pour l'appeler Franck en présence des

clients...

— On en a parlé des centaines de fois, du reste, je ne pense pas que monsieur Rausse soit du genre à s'indigner pour si peu.

Intrigué, Manfred s'approcha du comptoir.

— Pourquoi ne pas l'appeler par son nom ? questionna-t-il sans détour.

— Dernièrement, commença Léon Vecoven vaguement gêné, nous avons eu droit à certaines réflexions ; rien de bien méchant, mais l'embauche d'un étranger est souvent mal perçue. Je conçois que par les temps qui courent, donner du travail à quelqu'un comme Cheung semble inopportun, je n'y étais d'ailleurs pas favorable, mais c'est un garçon vaillant et honnête. Il n'a jamais volé et, entre nous, il nous coûte moins cher qu'un véritable employé.

— Si je devais me soucier des états d'âme de chaque client, je finirais avec le même ulcère à l'estomac que mon mari ! Et puis, ce n'est pas non plus comme si nous avions embauché un néon.

« "Néon", les gens n'ont plus que ce mot à la bouche, se désola Manfred. Un terme dénué de sens, sans la moindre signification, un terme absurde que tout le monde emploie à longueur de journée. Une obsession qui tourne à la psychopathologie généralisée. »

Depuis longtemps, les médias véhiculaient l'idée que les néons œuvraient à la déstabilisation mentale de la population et à l'embrigadement des mineurs. Qu'ils développaient un discours antisocial menant au terrorisme, aux troubles à l'ordre public. Selon les experts, le terrorisme était inhérent à la pensée néon. Manfred avait du mal à comprendre qu'un raisonnement si outrancier puisse faire consensus. Même les milieux universitaires du pays approuvaient. Entendre un politicien ou un éditorialiste déblatérer que les néons considéraient tous les citoyens libres comme des ennemis était courant. Les néons devenaient tout à coup, dans l'opinion publique, le carburant du terrorisme.

On avait fait appel au sénateur Spitzer pour élaborer une loi coup-de-poing destinée à intimider. L'axe principal de celle-ci consistait à faciliter le travail des services de renseignement et des agences responsables des enquêtes. Le gouvernement avait fini par ouvrir des centres de sûreté pour enfermer, avant même une éventuelle inculpation, toute personne soupçonnée d'être néon. Les services de sécurité accédaient désormais aux données informatiques des particuliers et des entreprises, sans autorisation et sans avoir à en informer les utilisateurs. Les sociétés avaient l'obligation de fournir toute une série de renseignements jugés sensibles à l'administration.

Ces centres de sûreté avaient bien fait l'objet de critiques de la part

XVII

des juristes et des organisations de défense des droits de l'homme. Quelques maires avaient même, dans un premier temps, refusé la construction d'un centre dans leur ville, mais n'avaient finalement pas pu se soustraire à la loi. Les libertés individuelles des néons n'existaient plus.

— Qu'est-ce qu'un néon, au juste ?

Ignorant pourquoi, il essayait de confronter le couple à sa bêtise, un peu comme on plonge la tête d'un animal dans ses déjections pour lui apprendre la propreté.

— Vous êtes sérieux ? s'écria Léon Vecoven. Vous n'avez ni télé ni radio ? Vous ne lisez pas les journaux ?

— Chéri, je pense que monsieur Rausse plaisante.

— Je n'ai jamais entendu parler de... comment dites-vous ? « Néon » ?

— C'est fou, dit-elle en faisant glisser ses lunettes sur le bout de son nez. Ce sont simplement des terroristes, voilà tout !

— Quel genre de terroristes ?

— Comment ça, quel genre de terroristes ?

L'intonation de la voix de la femme devenait plus grinçante. Sans se laisser impressionner, Manfred poursuivit :

— Je trouve le terme « terroriste » très vague...

— Ce sont des fanatiques qui haïssent ce que nous représentons.

— Et que représentons-nous ?

— Dites donc, vous, intervint l'homme chauve en faisant mine de s'apprêter à sortir de derrière son comptoir pour mettre Manfred à la porte. Ne jouez pas au plus malin !

— Calme-toi, chéri, enjoignit-elle en posant sa main sur le ventre de son mari avant de continuer. Je pense que nous représentons une certaine idée de la liberté.

Elle venait de prononcer ces mots le plus calmement du monde, en redressant ses épaules et en gonflant sa poitrine, en une sorte de ridicule simulacre de salut militaire. Puis, elle poursuivit :

— Une idée de la liberté que ces gens-là ne pourront jamais comprendre.

— J'imagine que votre définition de la liberté s'accommode sans problème des centres Spitzer.

— Des centres quoi ?

— Spitzer ! Le sénateur qui a rédigé le projet de loi de sûreté générale. Celle qui permet d'enfermer les néons dans des camps de détention militaire de haute sécurité.

— Vous voyez bien que vous savez ce qu'est un néon ! s'emporta le

vendeur.

Des auréoles apparaissaient sous les manches de sa chemise bleu pâle et il s'agitait, se retenant visiblement de jeter des articles à la tête de son client.

— Laisse, Léon, monsieur essaie de nous faire tourner en bourrique. Je pense qu'il s'ennuie avec ses caramels et qu'il aime faire perdre leur temps aux honnêtes commerçants du quartier avec ses questions.

Manfred était ahuri de la rapidité avec laquelle ils étaient passés de la courtoisie de façade à l'animosité pure et simple. Ils semblaient incapables de faire preuve d'esprit critique ou de nourrir la moindre réflexion personnelle. « Deux pauvres cons », trancha Manfred en les voyant s'agiter autour de leur caisse enregistreuse comme deux chiens autour d'une côte de bœuf en plastique.

— Désolé, mais entendre des gens comme vous parler de...

— Des gens comme nous ? reprit-elle en le foudroyant du regard.

— Des gens bourrés de préjugés...

— Préjugés ? répéta-t-elle.

— Les personnes détenues dans ces centres sont souvent victimes de délation. Certains sont des enfants. Comment peut-on raisonnablement soupçonner des enfants d'être impliqués dans des complots terroristes ?

— Et pourquoi pas ? s'énerva Léon Vecoven.

— Cela vous paraît plausible ?

— Parfaitement ! Les enquêtes à ce sujet ne manquent pas, si vous étiez un peu plus curieux et cultivé, vous le sauriez.

— Dans ce cas-là, pourquoi ne pas opter pour une forme de « solution finale » ?

— Une solution finale ?

— Oui. Une solution finale à la question néon, comme l'a fait le Troisième Reich pour exterminer les Juifs d'Europe. Une Shoah organisée contre les néons.

— Quelle horreur ! se récria Éléonore Vecoven en se couvrant la bouche du dos de la main, comme pour s'empêcher de vomir.

— Ma foi, s'ils ne nous en laissent pas le choix, lâcha son mari.

Sa femme se tourna vers lui d'un air embarrassé, hésitant sur lequel des deux hommes tenait les propos les plus insensés. Sans lui prêter attention, Léon Vecoven enchaîna :

— Manfred Rausse ? Est-ce votre véritable nom ? Vous n'avez pas une tête à vous appeler Manfred. Vous leur ressemblez.

— Aux néons ?

— Oui, aux néons.

Le couple dévisageait maintenant son client comme s'il avait face à lui l'ennemi public numéro 1 de la nation, convaincu de l'avoir démasqué.

« *C'est absurde, s'effraya Manfred. Ce n'est pas seulement absurde, c'est dangereux...* »

— Avez-vous une pièce d'identité ?

— Vous n'êtes pas flic que je sache.

— Non, mais si vous n'êtes pas coopératif, nous sommes en droit de contacter la police et de leur fournir un portrait-robot. Ils viendront vous interroger directement chez vous, ils fouilleront dans votre ordinateur, votre Eco-Phone, vos placards, vos agendas...

— Et que comptez-vous leur dire ? Que l'un de vos clients avait une tête qui ne vous revenait pas ?

— Selon la législation, dit Éléonore Vecoven, en tant que commerçant inscrit au programme des professions vigilantes, nous avons l'obligation de participer à l'effort collectif de sécurité.

— Simple bon sens patriotique, surenchérit son mari. Même si vous n'avez pas l'air de vous intéresser à ce genre de considérations.

Manfred finit par fouiller dans la poche intérieure de son manteau pour en sortir sa carte.

— Il est facile d'obtenir de faux papiers de nos jours, objecta la vendeuse en constatant que le nom et la photo sur la pièce d'identité lui correspondaient.

— Dans ce cas, pourquoi m'obliger à vous présenter mes papiers ?

— Ce sera à la police de juger s'il s'agit de faux.

— Vous savez, continua Léon Vecoven, tenir des propos qui incitent à commettre des actes antipatriotiques est un grave délit.

Sa femme trifouilla son Eco-Phone, puis se mit à lire d'une voix étonnamment forte :

— « *Article 42, alinéa 7 : Toute communication publique présentant favorablement un acte terroriste est considérée comme un acte d'apologie du terrorisme. Tout individu jugé responsable d'un tel délit dans l'espace public encourt jusqu'à 10 ans de prison et 40 000 rants d'amende.* »

— Votre employé, est-ce que les flics sont au courant que vous ne lui versez pas le salaire minimum légal ?

— Espèce de petite ordure, éructa Léon Vecoven en frappant du plat de la main sur un tas de prospectus pour un institut de toilettage canin.

— À notre époque, ce genre de broutilles n'intéresse pas la police, déclara sa femme.

— Nous n'allons tout de même pas laisser ce type nous faire du chantage dans notre magasin !

— Cheung ! appela-t-elle.

L'Asiatique apparut avec des plumeaux et des tapettes à mouches entre les bras.

— Cheung, contacte l'inspecteur Pelosi, tu seras gentil. L'individu ici présent correspond au profil de suspect à signaler au programme professions vigilantes.

— Pelosi est un client régulier, expliqua Léon Vecoven avec un mauvais sourire en coin. Je pense que ces informations l'intéresseront.

Manfred s'imaginait en train de balancer son poing dans le visage de Vecoven. Même s'il savait qu'il serait facile de prouver qu'il n'avait aucun lien avec une mouvance terroriste, il avait le sentiment de s'être fait piéger idiotement. Il n'avait aucune confiance en la police de son pays et craignait que les services de renseignement ne l'inculpent sous des prétextes fallacieux.

— Très bien, lorsqu'il arrivera, je lui répéterai les propos que vous avez tenus, ceux sur la solution finale et l'extermination des enfants néons.

— Faites donc, se força à rire le commerçant.

Manfred savait pourtant que l'inspecteur ne prêterait aucun intérêt à ce genre de déclaration. Aucune loi ne sanctionnait l'appel au meurtre d'enfants néons.

— Je choisis mes secteurs de vente, déclara froidement Manfred. Pour mes caramels...

Les Vecoven échangèrent un regard incrédule, sans comprendre où il voulait en venir.

— Je n'ai jamais eu envie de travailler dans le quartier. Les gens ont des salaires confortables, mais l'idée de vendre mes produits à des voisins me met mal à l'aise. Malgré tout, je suis persuadé qu'ils connaissent tous votre quincaillerie et que la manière dont vous traitez vos clients les surprendrait.

— Bougre de salopard, grogna Léon Vecoven.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'enquit sa femme, qui ne comprenait visiblement pas la mise en garde.

— Ça signifie que ce lécheur de culs de néons va nous traîner dans la boue ; qu'il va s'en donner à cœur joie, l'enfant de putain !

— Tout juste, acquiesça Manfred Rausse d'un air philosophe. Tout juste.

— Je ne pense pas que les habitants de ce quartier partagent vos opinions, dit-elle. Les personnages dans votre genre ne courent pas les rues, bien heureusement, personne n'a envie d'entendre les réflexions

d'un vendeur de caramels sur les néons. Ce n'est pas dans le coin que vous trouverez des alliés.

— Vous vous comportez ainsi par conviction ou par peur d'échouer à votre tour dans un centre Spitzer ? interrogea Manfred.

— Ces camps ne sont pas faits pour les gens comme nous, répondit-elle avec dédain.

— Ils sont faits pour les gens comme moi ?

— Puisque l'on vous dit que c'est à la police d'en décider, grommela Léon Vecoven entre ses dents, la colère l'empêchant apparemment de desserrer la mâchoire.

— Les centres sont pleins, car on y enferme n'importe qui...

— Arrêtez vos bêtises ! protesta Éléonore Vecoven. Vous ne faites que vous ridiculiser davantage.

Derrière ses lunettes, la femme l'enveloppait de son mépris. Elle gardait le contrôle, mais semblait outrée par des propos qu'elle considérait comme aussi obscènes qu'illogiques.

— Est-ce qu'une seule fois dans votre vie, un néon vous a causé du tort ? En avez-vous déjà vus ? Nous ne savons même pas si ces personnes-là existent réellement.

— Êtes-vous cinglé ? Il suffit de sortir et d'ouvrir les yeux, ils sont partout.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour faire un signe à son jeune employé afin de s'assurer qu'il avait réussi à joindre l'inspecteur Pelosi. Le garçon leva le pouce et cria à l'autre bout du magasin que le policier allait arriver d'une minute à l'autre.

— Ces gens que vous croisez ne sont pas des terroristes, reprit Manfred. Si c'était le cas, il y aurait des attentats à chaque coin de rue.

— Certains terroristes se tiennent à carreau, encore heureux...

— Nous perdons notre temps avec cet abruti, persifla Léon Vecoven. Vous verrez le jour où l'une de leurs bonnes femmes encagoulées enverra un de ses gamins frapper à votre portière de voiture pour y balancer une bombe ou un objet incendiaire. Je vous le souhaite sincèrement.

Cette discussion paraissait exténuier le vendeur. Quand il se tourna vers le présentoir des radioréveils pour lire l'heure, Manfred remarqua que sa chemise était trempée le long de sa colonne vertébrale. Comment pouvait-on autant transpirer en cette saison ? Pendant quelques minutes, les Vecoven et leur client restèrent immobiles, se jugeant silencieusement en essayant de masquer leur inconfort. Le couple fut soulagé en entendant la porte s'ouvrir. L'inspecteur Pelosi apparut de derrière un stand d'alcool gélifié. Ce chauve bedonnant de

petite taille était vêtu d'un t-shirt à l'effigie du général Patton et d'une paire de bottes à bout carré, tout droit sorties d'un western. Il retira brièvement ses lunettes de soleil pour dévisager Manfred Rausse, puis les remit avant de demander à la vendeuse un sachet de bicarbonate de soude pour récurer ses toilettes.

— Vous versez du vinaigre et trois cuillerées de produit, cela crée une réaction effervescente, rassurez-vous c'est inoffensif.

— Merci bien Éléonore. Combien je vous dois ?

— Absolument rien, inspecteur, s'empressa de répondre Léon Vecoven en bousculant sa femme pour se poster face au policier.

— D'après votre employé, vous avez un souci avec un client suspect, ce monsieur je présume, dit-il en désignant Manfred d'un geste vague.

— Cet homme est entré ici pour acheter une teinture pour ses cheveux. Il prétend être vendeur de caramels et s'appeler Manfred Rausse...

— Manfred Rausse le vendeur de caramels, ricana Pelosi en plongeant les pouces sous sa boucle de ceinture en forme de fer à cheval. Et j'imagine que monsieur n'a pas ses papiers sur lui ?

— Si, mais nous ne savons pas si ce sont des vrais.

— Faites voir ça ! ordonna le gros chauve.

Consterné par l'attitude de l'agent, Manfred tendit sa carte. Le policier rangea la pièce d'identité dans la poche arrière de son jean sans même y jeter un coup d'œil.

— Nous avons jugé préférable de vous contacter comme le préconise le programme professions vigilantes.

— Je vois, dit le flic. Vous avez bien fait.

— Il n'y a pas que ça, inspecteur, intervint la vendeuse en posant sa main sur l'épaule de Pelosi, j'aimerais préciser qu'il nous a menacés...

— Menacés ?

— Il a menacé de nous calomnier dans le quartier, il paraissait sérieux...

— Désolé, Éléonore, mais je ne peux rien pour vous à ce niveau-là. Chacun est libre de ses opinions...

— Je ne vous le fais pas dire, l'interrompit Manfred.

— Pardon ?

Le flic se positionna à quelques centimètres de lui, le front quasiment collé au menton de Manfred.

— Écoute-moi bien, je n'aime pas les petits malins dans ton genre. Je te conseille de faire profil bas. Tes beaux habits de marchand de bonbons ne vont pas suffire à convaincre les magistrats que tu es un brave citoyen.

— Ma version des faits ne vous intéresse pas, j’imagine ?

— Je me contrefous de ta version. Les documents, les conversations informatiques, les courriers, voilà ce qui va déterminer ta culpabilité. Si les faits dont on t’accuse sont simples et établis, après ta garde à vue, tu seras placé en détention provisoire par un juge des libertés jusqu’à ta comparution devant un tribunal. Si tu n’as rien à te reprocher, tu pourras poursuivre ta misérable vie de marchand de confiseries.

— Tout ça n’a aucun sens, vous vous en rendez compte ? protesta Manfred Rausse. Je suis venu acheter une teinture et j’en ressors accusé de terrorisme. Tout ça, car ma tête ne revenait pas aux vendeurs.

— Je te conseille d’apprendre à la boucler, ça t’évitera ce genre de situation.

Un second agent fit son entrée dans la boutique et inclina la visière de sa casquette pour saluer la vendeuse, avant de demander s’il devait embarquer le suspect.

— Un peu que tu l’embarques, se bidonna Pelosi en claquant ses talons sur le carrelage, comme pour entamer un pas de danse country.

Sans ménagement, le policier fit pivoter Manfred pour lui attraper les poignets et les serrer avec une lanière en plastique. Il le bouscula contre un étalage de mort-aux-rats, avant de le tirer par le coude jusqu’à la sortie. La boîte de cirage dégringola de la poche de Manfred avec un bruit de cymbale retentissant.

— Est-ce qu’il a payé ça ? demanda Pelosi en retirant lentement ses lunettes.

— Il l’a payé, articula lentement Éléonore Vecoven, comme si elle lui faisait une faveur en racontant la vérité.

— Remets-le-lui dans son manteau. J’arrive dans deux minutes.

Pelosi s’empara d’une des bobines de fil de fer avant de se mettre à jouer avec.

— Vous voilà débarrassés de lui. Ces types-là sont de véritables plaies.

— Je ne vous le fais pas dire, acquiesça vivement Léon Vecoven.

— Vous savez que ce monsieur n’a rien d’un néon, n’est-ce pas ? À mon avis, ce n’est qu’une sorte de beatnik chic, un idéaliste incapable de respecter l’autorité. Malheureusement, les idéalistes sont souvent dangereux.

— Vous pensez qu’il sera libéré ?

Le vendeur se mit à s’agiter derrière sa caisse, comme si l’idée de croiser Manfred Rausse dans le quartier le rendait nerveux.

— Même en admettant qu’il soit relâché, il sera enregistré dans nos fichiers et surveillé, le rassura l’homme de loi.

Ce dernier prit soudain un air préoccupé en se frottant le crâne

avec application.

— Si vous voulez mon avis, Léon, quand vous n'avez plus d'amour pour votre pays, vous êtes foutu ; c'est comme une maladie incurable. Une fois ce désamour en vous, il est impossible de faire machine arrière. Il ne reste plus que la peur pour contenir ceux qui ont perdu foi en la patrie. Si la foi et la confiance en votre patrie vous quittent, un conseil, ne le dites à personne et gardez ça pour vous ; faites comme si de rien n'était... Ça m'embêterait d'avoir à faire mes courses ailleurs.

Le flic éclata de rire et tapa dans le dos de Léon Vecoven avec une jovialité embarrassante. Le vendeur ne put s'empêcher de transpirer davantage. Cette peur dont lui parlait l'inspecteur, il la ressentait désormais profondément.

© Prix Alain le Bussy et VII 2021

Adeptes d'une science-fiction insurrectionnelle et introspective, VII se définit lui-même comme un auteur d'anticipation sociale. Dans ses livres, il analyse notre présent et s'inscrit dans la lignée des écrivains de fiction spéculative des années 70 à laquelle on rattache Thomas M. Disch ou J. G. Ballard. La monstruosité des corps, la perte de contact avec la réalité, les architectures angoissantes : les thèmes récurrents qui traversent ses récits nous poussent à nous interroger sur le monde moderne et ses obsessions. Farouchement indépendant, il publie son premier roman à l'âge de 24 ans et poursuit une carrière musicale prolifique avec plus d'une dizaine d'albums à son actif.



Ad aeternam

Jérémie Moëgne-Loccoz

Avec « Ad aeternam », on plonge dans un délicieux mélange d'ambiances. Dans une science-fiction faite de stations, vaisseaux et pilotes s'invite une belle sensibilité poétique. On suit une capitaine de vaisseau amatrice de poésie japonaise, à la recherche de beauté dans un monde brut. On espère qu'elle trouvera cette connexion tant recherchée. C'est avec plaisir qu'on lit cette nouvelle d'une traite, avec un final aussi inattendu que réussi.

Florie Vignon,

Membre du jury du Prix Alain le Bussy 2021

か

C'était il y a un peu plus de deux années standard. Je me tenais devant ce même tableau, le visage baigné de cette lumière bleutée typique des écrans rétroéclairés.

« Venez tous à la grande fête de la Guilde ! Gratuit pour les pilotes et un accompagnant, seulement cinq kreds pour les autres. Première consommation offerte. Concours de combiflash, concert de musique analogique et une Grande Surprise ! Dernier jour du douzième cycle de cette année standard 2342, à partir de vingt heures ! » proclamait une des annonces dans une police ondoyante de couleurs criardes. En arrière-plan animé, des bacchanales à faire pâlir Sardanapale donnaient un avant-goût de cette sauterie. Connaissant les fêtes de la Guilde, je me souviens avoir imaginé comme si j'y étais la « Grande Surprise » en question : un défilé d'adolescentes zoomorphées, accoutrées de manière à ne laisser aucune place à l'imagination...

Une autre entrée avait cette teneur : « Cherche mécanicien, habitué des vaisseaux à moteur hélicoïdal Grünweld de type deux, doté d'un grand sens de l'humour, pour une mission jusqu'à Rhodes, système de la Phalange. Contactez Graad, tube vingt-et-un baie numéro trois. » En effet il fallait une bonne dose d'humour pour voyager sur un vaisseau à moteur hélicoïdal Grünweld. De l'humour confinant à la folie furieuse quand il s'agissait de se rendre jusqu'à Rhodes dans un tel engin alors que les Nuées Rouges y menaient régulièrement des raids dévastateurs.

« Mort aux Arachnides ! Vive la Fédération terrienne ! » scandait

un troisième message. Simple, sans fioritures. Sans la moindre signification non plus.

« Vends esclave bovinoïde, fort comme un bœuf évidemment, mais doux comme un agneau. Une ténacité jamais vue. Fabriqué et conditionné dans les usines de la Guilde de Shin-Edo, les meilleures de la galaxie ! Vendu avec sa puce de traçabilité et un titre de propriété officiel. » J'avais senti mon sang bouillir à la lecture de celle-ci.

Fabriquer des êtres sentients pour leur faire exécuter des tâches ingrates, avilissantes ou dangereuses avait toujours fait naître en moi un sentiment de dégoût mêlé de révolte. Le clonage, la fabrication d'androïdes ou de créatures de ce genre ou encore le zoomorphage étaient même des pratiques interdites dans les rares systèmes où la Guilde n'avait pas son mot à dire. Ce n'était pas seulement leur corps, mais aussi leur personnalité et leurs souvenirs qui étaient montés de toutes pièces, adaptés aux tâches auxquelles on les destinait. Ils étaient stigmatisés, toujours pointés du doigt lorsqu'un crime ou un délit quelconque était commis.

En tant que seul fabricant autorisé, la Guilde les utilisait intensivement dans ses opérations. Je fais encore officiellement partie de cette organisation honnie mais ma fuite est programmée. Si notre rencontre se déroule comme je l'imagine, j'en aurais fini avec cette mascarade.

À l'époque, j'avais vainement tenté de me convaincre qu'au milieu de ce fatras de messages, tribunes, pamphlets et annonces diverses, mon poème devrait passer inaperçu. J'avais vite pris conscience à quel point un bête tableau d'affichage pouvait être intimidant. Là, sur mon visicom, il n'avait l'air de rien, ce message. Ces trois vers de cinq, sept et cinq pieds. Pas un haïku, non. Quand on passe le plus clair de son temps dans l'espace, on n'a que faire des saisons. Un senryū, voilà ce que j'avais écrit. Les mots banals d'une personne banale à la recherche d'un alter ego banal pour une relation épistolaire banale. J'avais choisi un format alambiqué, mais il fallait se rendre à l'évidence : c'était bel et bien une annonce destinée au carnet rose.

Il me suffisait pourtant de tourner les talons, abandonnant ainsi cette idée stupide, ou faire glisser mon doigt sur l'écran du visicom et les dés étaient jetés. J'aurais pu rester ainsi des heures durant, l'index suspendu au-dessus de l'écran, incapable de franchir le pas ou de reculer, ridicule statue hébétée.

Des bruits de pas et le bourdonnement d'une conversation en provenance de la coursive principale mirent fin à mon indécision. Si l'on

XXVIII

me découvrirait dans cette posture singulière, on soupçonnerait sans nul doute mes intentions. J'aurai beau me récrier, nier à mon corps défendant, on ne me croirait pas et les quolibets me poursuivraient jusqu'à la Ceinture Extérieure. Sans réfléchir, d'un seul geste, j'envoyai mon message sur le tableau, glissai le visicom dans l'une des nombreuses poches de ma combinaison et pris l'air le plus dégagé possible en me dirigeant vers la fontaine à eau fixée à la paroi métallique sur ma gauche.

Je venais donc de poster mon poème et j'étais en train d'observer l'eau se déverser lentement dans mon gobelet en bioplast – sous une gravité d'un huitième de G l'eau m'a toujours semblé s'écouler avec une sorte de réticence – lorsque le groupe émergea dans le mess.

— Et alors là je lui ai dit « Tu sais où je vais te le mettre mon arc à souder ? »

Un chorus de rires à la sincérité servile accueillit cette remarque, conclusion vulgaire d'une tirade du même goût.

— Surveillez votre langage, Van de Goudeele, dis-je d'un ton glacial.

Les rires s'éteignirent, leurs échos venant mourir sur les parois du mess baignées de la lumière crue des néons.

— Toutes mes excuses, Capitaine Fry, j'ignorais que vous étiez ici, sinon croyez bien que mon langage aurait été tout autre, fit Van de Goudeele.

Enfoncés dans son visage jaunâtre, sous un front interminable luisant d'un éclat grassex et surmonté d'une brousse de cheveux roux, ses deux petits yeux bleus contredisaient ses paroles. Je n'y avais toujours lu qu'arrogance et envie. Il ne pouvait souffrir d'être aux ordres de plus jeune et moins expérimenté que lui et n'en faisait aucun secret. J'avais de plus le malheur d'être de petite taille. Et que dire de mon hérédité ! Là où lui se vantait de cinq générations d'aïeux pilotes, tous cités au tableau d'honneur de la Guilde, je ne devais mon poste qu'à moi-même et à une bourse d'études de notre employeur. Je ne doutais pas qu'il attribuait ma première place de promotion de l'Académie Icare à ce qu'il appelait mes beaux discours plutôt qu'à mes compétences. Il guettait la moindre de mes erreurs, était à l'affût du plus petit faux pas pour envoyer un rapport délétaire sur mon compte auprès de notre hiérarchie.

Le remords m'assaillit soudain. S'il venait à découvrir que j'étais l'auteur de l'annonce, j'étais dans de beaux draps. Je n'enfreignais aucune loi écrite en cherchant l'âme sœur. Cependant, il existait une sorte de code tacite du capitonat, connu de tous bien que jamais écrit. Le célibat du capitaine faisait partie de ces règles empiriques. Y déroger

revenait à trahir son équipage, son vaisseau et son employeur. Plus d'un capitaine avait été discrètement mis à l'écart pour avoir offert son cœur à un être de chair plutôt qu'à la Guilde. « Problèmes de santé », « reconversion » ou « fin de carrière » étaient les raisons les plus souvent évoquées, mais personne n'était dupe. L'infidélité envers la Guilde n'était pas sans conséquence et l'esprit retors de Van de Goudeele aurait tôt fait d'utiliser contre moi un tel manquement.

Réprimant un coup d'œil en direction du tableau d'affichage, je repris toujours aussi froidement :

— J'ai reçu notre nouvel ordre de mission. Livraison sur Green Haven d'un chargement de matériel agricole arrivé ici hier. Nous ferons escale à Vishnabadh où nous devons récupérer un container de médicaments, eux aussi à destination de Green Haven. Le chargement est en cours, nous partons dans deux heures au plus tard. Le subrécargue Harris et notre nouveau chef mécanicien Tumen sont déjà au travail. Van de Goudeele, faites en sorte que le vaisseau soit prêt à décoller dans une heure et demie. Est-ce que je peux compter sur vous ?

Je savais pertinemment que je pouvais compter sur lui. Au-delà de son ambition dévorante, son humour graveleux, sa jalousie latente et la haine qu'il me vouait, jamais je n'aurais pu trouver meilleur second que Van de Goudeele. En posant cette question, je voulais l'aiguillonner. Une fierté incoercible l'obligeait à me prouver en permanence son mérite.

— Cela va sans dire capitaine, fit-il d'une mine pincée.

— Parfait, conclus-je en hochant la tête avant de porter le gobelet à mes lèvres, tant pour me désaltérer que pour mettre un terme à la conversation.

Van de Goudeele claqua les talons en un salut rigide digne du troisième Reich, puis s'éloigna dans un claquement de bottes tout aussi évocateur. Ses trois lieutenants l'imitèrent gauchement puis lui emboîtèrent le pas.

Tandis que mon second pénétrait dans le couloir, je lançai :

— À votre place, je prendrais garde à ne pas mettre mon arc à souder n'importe où.

J'eus le plaisir de voir ses oreilles virer à l'écarlate avant qu'il ne disparaisse.

み

J'avais répondu à ton message comme on rejette à la mer une bouteille échouée sur la plage, après y avoir glissé un mot, une phrase, un espoir. Ma concision avait fait écho à ton annonce lapidaire, un trait

décoché dans l'espace-temps auquel j'avais répondu avec la maladresse de l'inexpérience.

Je serais bien incapable d'expliquer pourquoi mon regard s'était arrêté sur ce tableau d'affichage. J'avais fait involontairement escale sur cette station Hydra-C042. Cette avarie de notre caisson médical se fût-elle produite une heure plus tard, nous n'aurions pas eu besoin d'interrompre notre saut supraluminique et nous n'aurions pas fait escale ici. J'ai lu ces lignes qui ont changé ma vie tandis que l'on sauvait celle de mon mécanicien en chef dans une cuve de régénération préparée à la hâte.

Aujourd'hui, pour notre première rencontre, j'ai menti à mon équipage. Nous n'avons jamais eu de neurobloc mémoire confidentiel à remettre en main propre à un envoyé fictif de la Guilde. C'en est donc fini de ma carrière de pilote. J'ai compromis mon avenir, ma tranquillité sur la promesse échangée avec toi de tourner le dos à la Guilde et à son emprise sournoise. Plus d'une fois, j'ai hésité. Quand j'y pense, prendre un tel risque sur la seule base de missives digitales échangées sur canal perso à travers l'espace, c'est délirant. Mais ta sincérité, ta franchise, ta naïveté parfois, combinées à une incroyable harmonie d'états d'esprit ; des désirs et des convictions analogues, une similarité de caractère confinant à la gémellité, autant d'aspects de notre relation qui ont étouffé petit à petit mes doutes et réticences.

Je te connais comme mon âme mais j'ignore tout de toi. Tes pensées font écho aux miennes et cependant ton nom même m'est inconnu. Tu es か je suis み, rien d'autre n'a d'importance.

か

Pendant le saut jusqu'à Vishnabadh, j'avais reçu une quantité invraisemblable de réponses à mon annonce. Du laconique « Première couchette en haut à droite, dortoir F » au roman fleuve débordant de lyrisme, j'ai eu droit comme je m'y attendais – et davantage encore – à l'éventail complet des déclarations d'amour, de haine ou de mépris. Des propositions – vénales ou non – de disposer de mon corps ou de partager celui d'un, deux et jusqu'à seize autres êtres vivants de tous types, en réel ou en virtuel, sous gravité zéro ou encore sous l'effet des drogues les plus diverses, ont inondé mon canal perso.

Il y avait les timides, touchants d'inexpérience, ou les poètes ratés dont les textes aux relents de mièvrerie me donnaient la nausée. Ceux qui m'envoyaient des holo-stims à faire rougir les maquerelles du quartier rouge de Neu Haagen. Je commençais à désespérer de poser

les yeux sur des mots dignes d'être lus lorsque je reçus le tien.

C'était peu de temps après notre départ de Vishnabhad. Comme à mon habitude je parcourais les messages, devenus plus clairsemés depuis quelques jours. Au milieu des habituelles ordures, je trouvais quelques missives passables. Davantage pour m'occuper l'esprit que dans l'espoir d'une correspondance enrichissante, je m'apprêtais à y répondre quand tes trois lignes s'affichèrent. Au milieu de centaines d'autres, toi seul avais reconnu pour ce qu'il était mon médiocre senryū et y avais répondu sous la même forme.

Dès lors, je détruisis ce canal de réception et m'empressai de te répondre. Enfin, je parle d'empressement calculé. Je laissais une journée s'écouler avant de revenir à ton message, donnant ainsi le temps à mon esprit de reprendre le pas sur mes sentiments. Pas de doute possible, je ne voulais échanger avec personne d'autre que toi. C'est ainsi que notre relation électro-épistolaire débuta.

Ma vie ne fut alors plus faite que d'attente interminable entre deux missives dévorées fébrilement à peine étaient-elles reçues. J'ai manqué de me trahir plus d'une fois en parcourant tes lignes qui défilaient sur mon implant rétinien. En particulier au cours d'une manœuvre d'approche délicate où je devais nous amarrer à un astéroïde – si je tenais le crétin d'architecte qui a positionné les docks *perpendiculairement* à l'axe de rotation plutôt que *sur* cet axe – il s'en était fallu de peu pour que je ne ravageasse la baie de déchargement à cause d'une de tes plaisanteries reçues au cours de l'amarrage. Par chance ou par instinct, je l'ignorerai toujours, j'avais tout de suite réalisé mon erreur et donné l'ordre au navigateur d'effectuer les corrections nécessaires. J'en avais même profité pour asticoter mon second, lui reprochant de ne pas avoir relevé notre erreur de trajectoire avant moi. C'était probablement idiot de ma part, il me détestait déjà tellement, mais je ne pouvais résister à la tentation.

Dès lors, même s'il m'en coûtait, je pris toujours soin de m'isoler avant de te lire. Un sourire niais flottant sur mes lèvres, un hoquet de surprise ou un rire mal réprimé – sans parler d'un crash évité de justesse – étaient autant d'indices révélateurs du trouble dans lequel je nageais depuis notre rencontre. Des indices qui auraient été inmanquablement exploités à mes dépens.

Je continuais ainsi, d'astéroïdes de ravitaillement en permissions éclairs sur des mondes étrangers, voire hostiles. J'assistais au déchargement de mon vaisseau par des bovinoïdes créés expressément pour cette tâche. Lorsque le fouet neural d'un

contremaître zélé leur assénait une décharge de douleur directement dans le système nerveux, l'éclair de haine mêlé d'incompréhension dont s'embrasaient leurs yeux habituellement mornes était révélateur de leur capacité à ressentir et appréhender l'injustice.

Je jouais un rôle qui me répugnait de plus en plus. Et je le jouais de plus en plus mal. Je devins irascible, malmenant mon équipage pour la moindre broutille, restant impassible quand j'aurais dû le féliciter, critiquant quand rien ne le justifiait, infligeant des corvées là où une simple remontrance aurait suffi, allant jusqu'à ordonner un châtiment physique à une occasion où une simple mise à pied était la réponse adéquate. Je prenais progressivement la forme du monstre qui me hantait et me haïssais pour ça, une haine qui me rendait toujours plus sévère et susceptible.

Il me fallait agir. Ma décision fut prise un jour sur le pont de commandement du vaisseau. Mon humeur, maussade la veille, était devenue massacranche. Un de tes messages m'était parvenu illisible, la faute à des interférences magnétiques, à une clef de cryptage mal encodée ou que sais-je encore. Je m'installai en bougonnant dans mon siège et parcourus rageusement les affichages techniques et statistiques du vaisseau quand cet imbécile de Van de Goudeele vint se planter devant moi et annonça avec brutalité :

— J'ai à vous parler, capitaine.

Il avait craché ce dernier mot tel un morceau de viande avariée croqué par erreur.

Je l'observais d'un œil noir. Son visage exsudait la suffisance. J'avais trop vu ce visage jaune, trop affronté ce regard bleu inquisiteur, trop supporté ses sous-entendus et ses critiques.

— Vous avez surtout à me foutre la paix « Vent de Goule », répliquai-je d'un ton mordant.

Ma réponse sembla arrêter le temps sur le pont. Le navigateur en chef, ses deux assistants et le subrécargue étaient pétrifiés. Tout le monde connaissait le sobriquet du capitaine en second et l'équipage avait en mémoire ce qui était arrivé au jeune et impudent mécanicien assez dingue pour l'utiliser devant lui. Le pauvre bougre était probablement en train de forer des astéroïdes avec ses ongles près de la Grande Frontière. Les relations haut placées de mon second s'en étaient assuré.

Ce surnom, je l'avais inventé un soir où nous faisons relâche à Concepción, un amas de sable gris grêlé de rochers anthracite que certains colons, dont l'optimisme frisait l'aveuglement, appelaient

planète. Pour ma part, c'était l'occasion de lever le pied pendant deux jours locaux et de m'enivrer à peu de frais. Là, sur ce caillou sablonneux, entre deux verres ensablés d'un alcool de plante grasse locale qui crissait suspicieusement sous la dent, j'avais griffonné sur une serviette en papier – à moins qu'elle n'ait été faite de sable – ce pseudonyme à la gloire du fils à papa que la Guilde m'avait infligé pour regarder en permanence par-dessus mon épaule. « Van de Goudeele – VdG – Vent de Goule ». J'avais alors abandonné la serviette en faisant en sorte qu'elle fût découverte par les membres de l'équipage. Ce qui n'avait pas manqué d'arriver. De là, le sobriquet s'était propagé à travers le vaisseau comme la grippe espagnole.

Van de Goudeele resta interdit pendant une bonne minute. Il semblait s'être attendu à tout sauf à cette attaque frontale. J'avais, chose inédite, lâché la bride à mes sentiments que j'exprimais tout haut pour la première fois. Il finit par tourner les talons en fulminant mais sans ajouter un mot.

Les mois qui suivirent furent sans histoire. Cette altercation avait tempéré mon agressivité et la vie du vaisseau avait repris un cours presque normal. Chargement de caissons frigorifiques, dix-huit jours de transit indistincts de morosité, déchargement des caissons, échange de kreds entre la Guilde et ses clients, deux jours de relâche dans un spatioport infect, chargement de matériel agricole, transit interminable d'à peine trois jours standard pourtant, déchargement du matériel agricole, enrichissement de la Guilde, quelques heures à contempler une jungle mauve, marine et bistre en sirotant un mauvais gin...

Durant tout ce temps, avec mon second, nous nous détestions dans le professionnalisme le plus cordial. Nos interactions, déjà limitées auparavant, s'étaient restreintes au minimum nécessaire à la bonne marche du vaisseau. Il me semblait parfois déceler des traces de sa suffisance d'antan lorsqu'en de rares occasions nos regards se croisaient. Elle disparaissait aussitôt pour être remplacée le plus souvent par une indifférence arctique, parfois par une obséquiosité hypocrite. Je ne me formalisais ni de l'une ni de l'autre, m'amusais plutôt de son attitude puérole.

Enfin, tout cela est terminé. J'ai débarqué du vaisseau il y a quelques heures à peine et tu devrais en faire de même bientôt si tu as tenu parole.

み

J'ai pris mon courage à deux mains. Je m'avance vers le mess d'un pas décidé malgré mon appréhension. Mon esprit est le théâtre d'un ballet de suppositions : Et si tu n'es pas là ? Et si tu étais là dans le seul but de rire de ma naïveté et me rejeter ? Et si nous étions trahis par une répulsion physique plus forte que notre attirance intellectuelle ? Mon cerveau récitait comme une litanie un chapelet de scénarios toujours plus sombres.

Plus que quelques pas et je serai fixée. Déjà j'aperçois ton uniforme. Tes cheveux d'un noir bleuté sont coupés très courts, tout comme les miens. Tu me tournes le dos. Tu m'as entendue entrer dans le réfectoire mais hésites encore à te retourner. Puis, lentement, délibérément, tu te dévoiles. Une peau fine, pâle, à peine rosie par ce que j'espère être de l'émotion. Ton petit menton frémissant et tes longs cils ne sont pas non plus sans rappeler ceux que je vois dans le miroir chaque matin. En réalité, plus je te découvre et plus notre ressemblance physique rejoint celle de nos pensées. D'un dernier mouvement à la fois volontaire et gracieux, tu me fais face et je vois...

か

Moi. C'est à la fois impossible et indéniable. Tu es moi et je suis toi. Nous sommes jumelles. Par-delà les parsecs le lien qui nous unissait dans la matrice maternelle s'est renoué par un invraisemblable jeu de coïncidences. J'hésite entre joie et colère. Joie de retrouver ma moitié, colère d'avoir été trompée. Ce n'est pas toi que je cherchais, mais te trouver me remplit d'allégresse.

Au milieu de cet enchevêtrement de sentiments conflictuels, le doute commence à s'immiscer en moi. Je n'ai aucun souvenir d'enfance de toi. Pas le moindre indice de ton existence dans mon esprit ni dans mon corps. Peu à peu, l'édifice fragile de notre bonheur à peine ébauché se lézarde déjà sous l'effet de la compréhension. La vérité se fait jour en moi et tout s'effondre. Tu es... nous sommes...

み

Des androïdes. Nées de la même crèche, issues de la même fratrie de clones ; je connais ces histoires. Par souci d'économie, la Guilde ne produit pas de modèle unique. Elle fabrique des êtres sentients en

séries très limitées. Après tout, l'espace connu est bien assez vaste pour éviter toute rencontre fortuite. Sauf en cas d'avarie. Sauf quand ces êtres, créés de façon à être parfaitement imparfaits, souffrent de maux humains et agissent comme eux. Sauf lorsque la loi des probabilités est déjouée, comme c'est le cas ici et maintenant.

Prise dans le tourbillon de mes pensées, je réalise alors que je me suis approchée et que tu en as fait autant. Au même instant nous levons notre main droite. De l'index je dessine la courbe de ta joue. C'est la mienne sans l'être. J'y découvre une cicatrice diaphane que je n'ai pas et je l'aime parce qu'elle te définit. Nous sommes semblables et distinctes à la fois.

か

Tes yeux de nuit sont pailletés d'or là où les miens sont d'un noir immaculé. J'y lis la même détresse mêlée d'optimisme que celle qui menace de me noyer. Ton doux sourire est ma bouée. Ta main sur ma joue mon oxygène. Nous pourrions être heureuses ensemble.

み

Oui nous le pourrions. Je t'attire à moi, à moins que ce ne soit l'inverse et nous nous étreignons, timidement d'abord, puis en nous abandonnant. Nous ne sommes plus qu'une.

ÉPILOGUE

**Simon Rosenberg,
Directeur de la Guilde pour le quadrant Andromède**

En relisant pour la cinquième fois le compte-rendu des événements de la station Hydra-C042, je ne peux m'empêcher de pester une nouvelle fois. Quel gâchis ! Il s'en est fallu de peu que la situation ne tourne au désastre. Nous avons cumulé bourdes, coïncidences malheureuses et guigne dans des proportions ubuesques.

Quel imbécile a bien pu affecter deux prototypes de pilotes synthétiques dans des zones contiguës ? Quel sombre crétin a pu donner son aval à une telle folie ? Qui a autorisé que des modèles non encore homologués soient lâchés dans la nature ? Pourquoi a-t-il fallu

que ces deux entités subissent une défaillance émotionnelle ? La liste des questions qui me taraudent ne s'arrête pas là mais, par bonheur, je n'aurai jamais à y répondre. Cette situation qui aurait pu me coûter ma place a été étouffée dans l'œuf, les deux androïdes appréhendés.

Le coût considérable de leur remplacement sera prélevé sur mon budget et la paperasse afférente va m'occuper pour les semaines à venir, mais je peux vivre avec ces désagréments mineurs. Il me reste toutefois une dernière tâche déplaisante à accomplir. Celui par qui le désastre a pu être évité, un orgueilleux rongé par l'ambition, se présente à l'instant devant moi. Il s'installe comme si le lieu lui appartenait. Sans même se donner la peine de se présenter, il me conte par le menu les événements que je connais déjà presque par cœur.

Il m'explique comment le comportement inhabituel de son capitaine avait nourri ses soupçons. J'ai ensuite droit à une narration détaillée de la façon dont il s'était procuré à ses propres frais – il martèle mon bureau d'un index rageur en disant cela – un module de décryptage qui lui avait permis de capter des bribes de conversation entre Fry et son alter ego.

Sur la base de ces informations parcellaires obtenues certes d'une manière peu orthodoxe – le terme exact est *illégal*, pensé-je sans l'interrompre –, il avait conclu que la jeune femme devait être démise de ses fonctions pour manquement à la déontologie des capitaines de la Guilde.

Dans l'intérêt suprême de son employeur, ajoute-t-il en bombant le torse, il avait agi sans la moindre hésitation, allant jusqu'à mettre aux arrêts lui-même son ex-supérieur – une jubilation malsaine se peint sur son visage lorsqu'il prononce le mot « ex » – avec tout de même le concours de quatre bovinoïdes de la station détachés à la sécurité. De là, en toute discrétion – dans la mesure où quatre bovinoïdes encadrant des jumelles en uniforme pouvaient passer inaperçus –, il avait remis les criminelles au responsable local de la Guilde.

C'est à partir de là que la chance avait tourné. Le responsable en question me devait la faveur de sa nomination. Doté d'un flair instinctif, il m'avait contacté sans tarder, sans oublier de mettre à l'isolement notre héros, ses sbires d'emprunt et ses captives. Il s'était avéré que la troupe n'avait pas croisé âme qui vive à travers les coursives de la station. Il n'y avait donc que les enregistrements de vidéosurveillance à altérer, ce dont mon protégé s'était déjà occupé. Sa diligence lui a valu la promesse d'une promotion notable. Celle-ci, conjuguée avec la certitude que je détiens des preuves de sa complicité, m'assure de son silence.

Arrivés ici par une navette affrétée spécialement, les bovinoïdes –

des modèles muets et idiots, donc inoffensifs – ont été réaffectés à diverses tâches de manutention. Les androïdes quant à elles sont en ce moment même en train d'être reconditionnées et cet individu déplaisant, Conrad Van de Goudeele, se tient enfin coi, attendant vraisemblablement des félicitations à en juger par son attitude d'expectative fébrile. Je m'exécute de mauvaise grâce.

— Sachez Monsieur Van de Goudeele, ou plutôt *Capitaine* Van de Goudeele, devrais-je dire – à ces mots je lis le triomphe dans les yeux de mon interlocuteur –, que la Guilde vous est reconnaissante de l'immense service que vous lui avez rendu. Il est donc tout naturel, au vu des circonstances, de vous attribuer le capitanat du vaisseau de feu capitaine Fry, dont vous avez su détecter les défaillances grâce à la finesse de votre esprit et aux trésors d'ingéniosité dont vous avez fait preuve.

À chaque nouvelle louange, ce fat semble se redresser un peu plus et relever davantage le menton. Si je poursuis ainsi, il va finir par regarder le plafond.

— Moi-même, je dois vous exprimer toute ma gratitude. Un scandale a été évité de justesse, l'image de la Guilde est préservée et Dieu sait qu'elle en a besoin en ces temps troublés. Utiliser des androïdes pour faire le travail d'humains autrement plus capables qu'eux, on en ferait des gorges chaudes à travers toute la galaxie. Ce serait la ruine de notre bien-aimé employeur.

L'imbécile hoche gravement la tête, la mine navrée. Sur son visage hideux, cela donne l'impression qu'il vient d'ingurgiter une cuiller de café moulu assaisonné de jus de citron. Je poursuis.

— Je vais donc à l'issue de notre entrevue, appeler votre oncle le général Vanacius, commandant en chef des Forces de Défense stellaire pour lui faire part de votre promotion et des conditions extraordinaires de son obtention. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

Van de Goudeele semble proche de l'apoplexie tant mes compliments le bouffissent d'orgueil. Il se contente de secouer la tête en signe de dénégation. Je ne lui laisse pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Dans ce cas, vous pouvez vous retirer. J'imagine que des foules de préparatifs vous attendent pour votre prise de fonctions et votre premier voyage aux commandes de votre vaisseau. La navette qui vous ramènera à la station Hydra-C042 part dans trente minutes, vous ne voudriez pas la manquer.

J'insiste sur les mots *votre vaisseau*. C'est le coup de grâce. Incapable de parler, le nouveau capitaine est aux anges. Il se dirige vers la porte

d'un pas léger, presque dansant. Arrivé à la porte, il se retourne une dernière fois et, les yeux pétillants d'allégresse, m'adresse un hochement de tête et quitte la pièce.

Plus tard, je me tiens debout, les mains jointes dans le dos, le regard perdu dans le vague contemplant à travers la baie d'observation la toile sombre mouchetée d'étoiles si familières. Une vive lumière illumine brièvement l'espace et disparaît aussitôt. Je souris d'aise, retourne à mon bureau et je compose un numéro sur mon visicom. J'affecte une mine grave lorsque mon interlocuteur me répond.

— Le général Vanacius s'il vous plaît, de la part de Simon Rosenberg. Oui, celui-là même. C'est de la plus haute importance.

Trois minutes s'écoulent.

— Général. Pardonnez-moi d'user de votre temps précieux, mais j'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer : votre neveu Conrad Van de Goudeele vient de périr dans un terrible accident. Oui... Oui, la navette dans laquelle il voyageait a été désintégrée. Je suis vraiment navré. Oui... Évidemment nous mettrons tout en œuvre pour... Bien. Toutes mes condoléances, général.

Je coupe la communication. Vanacius a flairé quelque chose, on ne devient pas l'un des personnages les plus puissants de la galaxie sans une bonne dose d'intuition, mais il ne pourra jamais rien prouver. Comme à mon habitude, je n'ai rien laissé au hasard. Je sens un sourire de satisfaction s'épanouir sur mon visage et je pense avoir mérité une petite récompense. Je presse un bouton. Par une porte latérale pénètre une femme d'une beauté stupéfiante, vêtue d'une robe de soie mauve laissant découvertes ses épaules délicates et s'arrêtant juste au-dessus des genoux qu'elle a fins et bien dessinés.

— Approche mon petit, dis-je. Tourne sur toi-même. Voilà, c'est ça. Retire ta robe maintenant et viens près de moi.

Je passe la main dans ses cheveux courts d'un noir bleuté et plonge mon regard dans ses yeux pailletés d'or. Au temps pour ta liberté, ma belle, songé-je en lui faisant signe de s'agenouiller.

© Prix Alain le Bussy et Jérémie Moëne-Loccoz 2021

Né dans un petit village il y a près de quarante ans, on imagine aisément que je n'avais guère d'autres moyens que la lecture pour vivre des aventures. D'abord Tintin, Lucky Luke, puis Stephen King, Isaac Asimov, J.R.R. Tolkien, Dan Simmons ou Robin Hobb m'ont emporté dans des contrées merveilleuses. Adulte, j'ai pu grâce à mon métier d'informaticien réaliser mes rêves de voyage. De ma Haute-Savoie natale au Japon de mon épouse, d'expatriations en retour au pays, c'est maintenant à quatre que nous voyageons, toujours un livre en poche et une histoire dans la tête.

XXXIX

